

Rosaire

Marcel Labelle

Number 19, Fall 1983

Nouvelles et récits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labelle, M. (1983). Rosaire. *Moebius*, (19), 73–77.

MARCEL LABELLE

Rosaire

Rosaire était un paresseux. Lâche, il ne voulait pas travailler et refusait de gagner sa vie même de façon facile. Tout lui pesait : se lever, faire des projets, manger ou marcher. Il n'aimait que deux choses : boire de la bière et dormir. Et en cela on peut dire que ses journées étaient heureuses. Il buvait tout le jour et dormait toute la nuit. Il se levait habituellement vers midi, quelques fois plus tard. L'alcool était son vice, le sommeil sa récompense. Entre son réveil et son départ pour la taverne, il errait dans la maison sous l'oeil un peu attristé de sa mère. Il avait trente-six ans, sans femme, ne possédant aucun métier. Il n'en voulait pas non plus.

Quelques fois il parlait : au repas du soir surtout. Alors il chialait sur la vie, s'encourageant dans sa paresse comme celui qui sait qu'il se fait vivre par un père assis, crevé, là à l'autre bout de la table. Ce père ne disait mot, car si Rosaire n'était pas marié c'est que sa mère l'avait épousé depuis longtemps. Elle le couvait d'un amour excessif qu'elle dressait continuellement contre son propre mari.

À chaque printemps, Rosaire partait. Dès les premiers jours de mai, il sortait du garde-robe une vieille valise en carton peinturé jaune et, le sourire aux lèvres, il y empilait ses chemises usées, des sous-vêtements, deux pantalons et, sur le dessus du linge, il posait son rasoir à lame, de la crème à barbe et son blaireau. Jamais il ne disait où il allait et si sa mère insistait trop, il menaçait de ne jamais revenir. Comme seul mobilier, il emportait sous son bras une chaise berçante. L'été passait, rapide et brillant, et les premiers froids de l'automne le ramenaient près du poêle sous les regards attendris de la mère. Ses frères et soeurs le regardaient en silence. Et comme s'il était parti la veille, Rosaire rangeait ses affaires, l'air content. Et à six heures, ce même soir, il poussait un grand «ah» de satisfaction devant une assiette fumante, du bouilli de légumes : son plat préféré. «Il y a sûrement une femme là-dessous», disaient les autres, car à la vérité Rosaire était un homme «qui paraissait bien». La mère qui entendait tout, en bonne épouse n'était pas jalouse.

Pourtant, quelques fois, lorsqu'il était absent, elle s'arrêtait à regarder sa rivale: cette chaise berçante. Craquante et secrète, qu'avait-elle vue? Seule cette pièce de bois savait la vérité. Et cette femme dont parlaient les autres? Enfin! Même s'ils semblaient savoir, elle, elle fermaient son coeur pour ne pas entendre.

Et les années passèrent. Un à un, une à une, les frères et les soeurs de Rosaire quittèrent la maison, fondant des familles identiques à celle qu'ils venaient de quitter ou encore partageant des appartements avec une copine ou un amant. L'été de ses quarante-deux ans, Rosaire ne partit pas. Alors les attaques et l'exaspération de ses frères et soeurs redoublèrent. La mère savait que maintenant il était à elle. Elle le couvrait, faisait des réponses à sa place, le cajolait du bout de ses yeux ternes avec une force qu'elle ne se connaissait pas. Elle se voyait vieillissante avec son Rosaire, toute la famille autour d'eux morte ou disparue. Ils atteignaient l'âge d'or ensemble. Elle blessait même son mari pour accélérer la matérialisation de son rêve. Le vieil homme, rejeté et meurtri, s'enfermait dans un mutisme proche de la mort. Il la recherchait et la rencontra enfin. Mais il partit lourd pour l'au-delà. Ce jour-là, dans la chambre à côté, Rosaire ne se leva pas pour assister aux derniers spasmes de son père. Il vint aux obsèques, somnambule.

Puis, en l'espace de quelques mois, il manifesta des comportements bizarres. L'équilibre fragile était rompu. Il avait des emportements violents et excessifs. Un jour, à table, une de ses soeurs le taquinant sur la manière dont il se servait de son couteau se fit servir un «va donc chier». La soeur s'offusqua, monta le ton, prenant tout le monde à témoin de la grossièreté de son frère quand soudain Rosaire lui brandissait son couteau sous la gorge. Personne ne bougeait, la soeur lançait des regards désespérés vers sa mère, celle-ci implora Rosaire de se calmer. Pendant quelques secondes, l'arme resta pointée sur la gorge de la moqueuse. Puis lentement, sans trembler, Rosaire retira le couteau et le posa doucement sur la table. Les autres, frissonnants, eurent la très nette impression que la prière de la mère n'avait pas sauvé la situation. Elle tenta de blaguer pour alléger l'atmosphère, mais il n'y eût que Rosaire pour rire. Cette scène, dans l'esprit de cette mère, avait ancré définitivement l'idée que Rosaire avait besoin plus que jamais de sa protection.

À la fin de la même année, au réveillon du Jour de l'An, le premier que l'on passait sans bénédiction paternelle, Rosaire était entré dans le salon, son paletot couvert de neige sur le dos. Il fixa un à un les membres de sa famille et il dit posément: «Tout à l'heure sur la rue, j'ai vu passer mon cercueil noir, MAIS, mais ils ne m'auront pas.»

À ces mots, son regard était fixe et sa voix glaciale. Il souriait. Un neveu se mit à pleurer, un de ses frères éclata d'un rire nerveux, mais personne ne parlait. Sans enlever son manteau, il entra

dans sa chambre et on ne le revit pas de la soirée. Cette première veille de l'an en fut une où, tout en chuchotant, les frères et les soeurs attisèrent leur haine. Ils firent de nouveau pression auprès de leur mère pour qu'elle «signe» afin d'envoyer Rosaire dans un sanatorium. «Ce fils ingrat qui n'avait jamais rien fait pour personne...», «elle ne pouvait plus le garder auprès d'elle...», «surtout qu'il était devenu dangereux!» La mère ne voulut rien entendre. Elle objecta que Rosaire avait toujours été bon pour elle. Devant cette obstination et surtout devant le fait «qu'après tout, il n'habite pas chez nous», ces enfants tout en rageant laissèrent aller et attendirent.

Les années se déroulaient maintenant avec une lenteur monotone. La mère, restée finalement seule avec son fils, le servait et obéissait à ses moindres caprices. Elle s'entendait pour dire aux autres comment Rosaire était calme et gentil maintenant. Il dormait tout le jour, se levait pour souper, puis se recouchait. Vers les dix heures, il se faisait livrer une caisse de douze qu'il buvait pendant la nuit. Assis seul au salon, la maison silencieuse, la tête vide et les yeux au vague, il buvait seul. Sa mère dormait profondément: Rosaire veillait. Aux premières lueurs du jour, il se couchait. Quelques fois, il croisait sa mère, femme très matinale qu'il saluait à peine. Elle le regardait fermer la porte de sa chambre et, malgré elle, son sourire était un peu triste.

Certains dimanches, elle recevait ses autres enfants ainsi que leur progéniture. Rosaire ne se levait même pas pour les voir. Tout cela créait dans cette maison une atmosphère tempérée par une grand-mère qui incitait les petits-enfants à ne pas faire de bruit. «Mon oncle Rosaire avait besoin de dormir, il était si fatigué.» Même les grands enfants tentaient d'être discrets.

Un de ces dimanches, vers les dix heures du soir, Rosaire se leva. Pourtant personne n'avait fait de bruit. En tout cas, sa présence fit taire tout le salon. Sans saluer, en pyjama, il se dirigea vers la cuisine et se fit préparer des patates frites. Adossé à la porte de la cuisine, un de ses neveux - qu'il n'avait jamais vu du reste - se mit à l'observer. Rosaire regarda ce petit bonhomme de cinq ans tout bien mis et tout parfumé, il lui sourit et s'en approcha. A quelques pas derrière, les parents du petit se tenaient prêts.

«Qui es-tu, toi?

-Moi? Je suis Marcel, dit le petit garçon, étonné qu'on ne le reconnaisse pas.

-Ah oui! Tu es le gars de Maurice!

-Oui! dit l'enfant enfin reconnu.

-Tu vas à l'école?

-Oui, je suis en première année!

-Est-ce que t'aimes ça?

-Oh oui! Beaucoup.

-Tu n'es pas fatigué quelques fois? T'as pas envie de te reposer? Tu pourrais demander à ta maîtresse de te donner un congé, deux semaines, par exemple.

-Oh non! Elle ne voudrait jamais et puis la directrice non plus, elle ne voudrait pas.

-Bon, disons une semaine d'abord. Explique à ta directrice que tu as besoin de repos et que cela te ferait du bien si...

-Mais je ne suis pas fatigué. J'ai...

-Marcel! Viens on s'en va, il est tard.»

Le frère regarda Rosaire en silence, l'autre lui sourit. Aussitôt dehors: «Qu'est-ce qu'il t'a dit?

-Oh, il m'a dit que j'étais fatigué.»

Le père insista, l'enfant se tût.

D'autres années passèrent encore. L'oncle et le neveu ne se revirent jamais. D'ailleurs Rosaire ne voyait plus personne, même pas sa mère à qui il avait demandé de préparer des repas à l'avance, repas qu'il n'aurait qu'à faire réchauffer lorsqu'il aurait faim. Il pouvait aussi bien manger un ragoût de boulettes ou un spaghetti à cinq heures du matin ou à minuit ou ne pas manger du tout, mais boire, il n'y manquait jamais. À six heures du soir, la mère mangeait seule. Peut-être est-il malade, se disait-elle. Mais elle n'osait pas appeler un médecin, devinant d'avance son diagnostic et surtout ses remontrances. À sa grande surprise, ce fut elle qui tomba malade. On dut l'hospitaliser. Rosaire fut désespéré de ce départ: désormais il ne mangerait plus.

A l'hôpital, la mère se faisait un sang de cochon pour son Rosaire. Pas une fois il ne songea à l'aller voir à l'hôpital. Tout compte fait, il aimait bien cette vie. Maintenant il se commandait une caisse de vingt-quatre bières qu'il vidait de six heures du soir à six heures du matin. Toute la soirée, il buvait en regardant la télévision. Il écoutait toutes les programmations jusqu'à la fermeture de la dernière station. Il regardait même les canaux anglais, lui qui n'y comprenait rien. Pour le reste de la nuit, il «réfléchissait». Mais les fonds pour acheter la bière vinrent à manquer et puis il y avait toutes ces factures qui s'amoncellaient sur le plancher du portique. Sur son lit d'hôpital, la mère pria ses autres enfants d'aller porter de l'argent à Rosaire. En échange, elle leur jura que dès sa sortie de l'hôpital, elle «signerait» pour placer Rosaire. Les enfants avancèrent l'argent. Rosaire était heureux, il n'avait rien à faire que de ne rien faire. La mère n'eût pas à se parjurer, elle mourait une semaine plus tard. Au salon mortuaire, autour du cercueil de la mère empaillée, frères et soeurs et beaux-frères et belles-soeurs échafaudaient les plans d'internement de Rosaire. En tout cas, il fallait faire vite.

Le surlendemain, par un bel après-midi d'été, un des frères ouvrit la porte d'entrée avec précaution. Il était suivi de deux hommes de forte taille, tout vêtus de blanc. Par un geste, il leur

indiqua la chambre où dormait Rosaire. Munis d'une camisole de force, les deux hommes pénétrèrent dans l'obscurité. Le frère planté dans le corridor fut agité de pitié lorsqu'il entendit les cris de rage et de détresse de l'homme fait prisonnier. En sortant de la chambre, ligoté, Rosaire maudit son frère. Une fois Rosaire emmené, ce frère regarda avec tristesse les murs de cette maison dont personne ne voulait et qui allait être vendue. Les meubles et les objets attendaient, immobiles et figés; eux aussi allaient disparaître.

Personne ne dit jamais à Rosaire que sa mère était morte. «On avait trop peur du choc que cela lui causerait.» Mais Rosaire savait très bien qu'elle était morte, puisqu'il était là! Cette pensée fut la seule consolation des seize années qu'il passa à Saint-Jean-de-Dieu. Pendant toutes ces années, seulement deux de ses frères vinrent le voir. D'autres membres de la famille lui firent parvenir des cadeaux presque à chaque Noël. L'un d'eux envoya même sa femme les porter, tant sa seule vue lui faisait peur... pour lui.

Car Rosaire était déclaré fou, non pas par le personnel médical, mais par sa famille. Pour les psychiatres, il était ce qu'on appelle aujourd'hui gentilement un mésadapté socio-affectif. On tenta même une sorte de ré-insertion en le sortant de l'asile pour le placer en pension permanente chez une femme dont la maison recueillait, contre fortes rémunérations, des hommes un peu troublés mais pas violents. Rosaire y fut heureux. Il pouvait se promener dans la maison «en combine», dormir aux heures qu'il voulait; on lui permettait même de boire un peu de bière. Il regardait la télévision et jasait un peu avec les autres chambreurs.

Un matin, contre son habitude, il se leva à huit heures. Il descendit dans la salle à manger et s'assied devant une assiette de toasts. Il prit un café, leva les yeux au plafond, regarda tout autour de lui et s'affaissa par terre, mort. A cinquante-sept ans, il eût la mort qu'il souhaitait: rapide et sans souffrance.